



ADRIENNE SHARP

*Une étoile
pour le Tsar*

roman



Pygmalion

Extrait de la publication

ADRIENNE SHARP

Une étoile pour le Tsar

Quel extraordinaire destin que celui de Mathilde Kschessinska, *prima ballerina assoluta* du ballet impérial russe ! Elle a à peine dix-sept ans lorsqu'elle rencontre le futur tsar Nicolas II qui lui offre un palais à Saint-Pétersbourg et favorise ostensiblement sa carrière. Mais, malgré leur liaison, il reste éperdument amoureux de celle qu'il connaît depuis l'enfance et qui devient son épouse, la princesse Alix de Hesse-Darmstadt. Dès lors, rejetée, Mathilde s'étourdit dans la valse des amants, archiducs et aristocrates, les trahissant tour à tour sans vergogne, même lorsque le tsar, après que son épouse lui a donné quatre filles, dont la célèbre Anastasia, revient temporairement vers elle. À travers cette histoire éblouissante, renaît toute la cour impériale des Romanov vivant ses derniers feux et aveugle sur les événements menaçants qui se préparent. Tandis que l'empereur et sa famille sont assassinés, Mathilde réussit à fuir la Russie et à s'installer à Paris où elle se marie.

Fondé sur des faits réels, ce roman, vibrant de passion et d'émotions, multiplie les rebondissements.

Adrienne Sharp est une ancienne danseuse, formée à la prestigieuse compagnie de ballet Harkness, à New York. Aux États-Unis, elle a déjà publié plusieurs romans centrés sur l'univers de la danse.

Pygmalion

Extrait de la publication

UNE ÉTOILE
POUR LE TSAR

ADRIENNE SHARP

UNE ÉTOILE POUR LE TSAR

roman

Traduit de l'américain par Sophie Dalle



Pygmalion

Titre original :
THE TRUE MEMOIRS OF LITTLE K.

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

Copyright © 2010 by Adrienne Sharp
© 2012, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue
française
ISBN 978-2-7564-0728-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

Paris 1971

MON NOM EST MATHILDE KSCHESSINSKA et j'ai été la plus grande ballerine russe des scènes impériales. Mais le monde où je suis née, celui dans lequel j'ai été élevée, a disparu depuis longtemps, de même que tous ses acteurs – morts, assassinés, exilés, fantômes ambulants. Je suis l'un de ces fantômes. Aujourd'hui en Union soviétique, il est interdit de prononcer mon nom. J'ai quatre-vingt-dix-neuf ans, je suis une vieille femme à la bouche pincée, portant un filet à cheveux, et, malgré cela, on me craint toujours. Pourtant, au sommet de ma gloire, je ne mesurais pas plus de 1 m 52 – je chaussais du 32 – et, à présent, je ne peux même plus me lever ni marcher. Je reste assise, paupières closes, dans ma demeure parisienne où je vis dans le passé depuis cinquante ans, entourée de souvenirs de ma vie d'antan à Saint-Pétersbourg – les photos sépia de la famille impériale et de mon fils, l'icône de Notre-Dame de Czestochowa ayant appartenu à mon père, sa chevalière aux armes du comte Krasinski, une médaille que portait mon mari sur sa tunique des Gardes à cheval. Comme tous ces objets, je suis, moi aussi, une relique. Mais des traces de cette époque demeurent. Le Palais d'Hiver. Le théâtre Mariinski. Tsarskoïe Selo. Peterhof. On dit que tout ce qui est enterré finit par

Une étoile pour le tsar

refaire surface. Je vois ce passé plus nettement que les avenues et les arbres devant ma fenêtre du 16^e arrondissement. Qu'y a-t-il ici qui puisse m'intéresser ? Les hippies, garçons en pantalon aux couleurs psychédéliques et filles en jupes courtes ou longues, avec de grands cheveux pas peignés ? L'univers dans lequel j'ai vécu était grandiose, la cour impériale plus sophistiquée que celle de la France sous Louis XIV. J'ai été la maîtresse de deux grands-ducs, la maîtresse du tsar. Le dernier tsar.

Il m'appelait Petite K.

Tout a commencé ainsi

JE REVOIS LA FAMILLE IMPÉRIALE des Romanov, pas celle de Nicolas et Alexandra mais celle de ma jeunesse – le tsar Alexandre III, son épouse et ses enfants dont Nicky. *La famille impériale, la famille impériale arrive !* Ils sortaient du petit théâtre de l'école avec ses chaises en bois alignées devant la scène grossière où nous, les élèves, venions de danser (moi, dans le provocant pas de deux de *La Fille mal gardée*), pour se rendre dans la vaste salle de réception où devait avoir lieu le dîner de clôture. C'était le jour de mon spectacle de fin d'études, le 23 mars 1890. J'avais dix-sept ans. Les tsars Romanov étaient les mécènes d'une multitude de théâtres impériaux – Saint-Petersbourg comptait à elle seule le Mariinski, l'Alexandrinski, le Mikhaïlovski, le Conservatoire, le Théâtre anglais. Ils étaient aussi les protecteurs des artistes qui garnissaient leurs scènes et des élèves qui remplissaient leurs écoles de théâtre. Voyez ce qu'il arriva à la fillette qui avait un jour couru après l'empereur lors de sa visite annuelle à l'école ! Échappant à ses chaperons, elle l'avait rattrapé, lui avait baisé la main et Alexandre, touché, lui avait demandé ce qu'elle désirait. Saisissant l'occasion comme toute bonne opportuniste (j'ai toujours admiré les opportunistes car j'en suis une moi-même), elle avait chuchoté :

Je veux être pensionnaire. Le tsar avait répondu solennellement : *Entendu.* Du jour au lendemain, on lui avait attribué un lit et, par là même, un statut supérieur à celui des externes sur lesquelles elle pouvait désormais régner à son tour. La famille impériale assistait toujours à la représentation de fin d'année et ce cortège qui foulaït nos couloirs était infiniment plus captivant que les processions royales que nous jouions sur scène...

À grands pas, l'empereur s'approcha, immense, le tronc bombé comme un baril, le front semblable à un mur de pierre et derrière lui, l'impératrice, aussi minuscule que moi. *Où est Kschessinska ?* tonna-t-il. Il connaissait mon nom car j'étais la plus jeune fille du grand Felix Kschessinski qui dansait pour les Romanov depuis bientôt quarante ans. Peut-être était-ce pour cela que je plaisais au tsar et qu'il me fit appeler : j'étais l'image théâtrale de son épouse, lilliputienne, les yeux brillants, les cheveux noirs et ondulés. Oui, ce devait être pour cette raison : il avait vu combien nous nous ressemblions. Je maîtrisais ce qui m'entourait avec la même vivacité qu'elle ; et mon environnement n'était-il pas une version miniature du sien avec ses rituels, ses hiérarchies, ses costumes, bref ne semblait-il pas être comme un écho à la cour des Romanov ? Ma vie se passait dans un monde mais j'avais planté mon pied – mon chausson – dans un autre.

Ce jour-là, celui de mon spectacle de fin d'études où je remportai le premier prix (un épais volume des œuvres complètes de Lermontov que je ne lirais jamais et que je comptais utiliser en guise de presse-papiers. Je ne l'ouvris même pas pour y glisser une fleur !), l'empereur fit déplacer la jeune fille qui devait s'asseoir à sa gauche à notre modeste table et m'y installa, puis il demanda à Nicolas de se mettre à *ma* gauche en me disant : *Ne flirtez pas.* Ce par quoi, bien sûr, il entendait le contraire. Si

l'empereur était un géant, le tsarévitch était un faon – petit, la carrure étroite sous son uniforme, les joues rondes. Jusque-là, je ne l'avais vu que de loin mais à présent, lui et moi étions presque adultes. Au printemps, il devait avoir terminé ses études et quitté ses précepteurs. Et, plus tard dans l'année, il masquerait la douceur enfantine de son visage en se laissant pousser la barbe. Mais ce jour-là, sa figure était lisse et lui donnait un air angélique. Ce qui m'insuffla un courage que je n'aurais peut-être pas eu s'il m'avait paru plus redoutable. Je comprenais que mon talent venait de me propulser sur une nouvelle orbite, un chemin qui pourrait me mener encore plus haut dans les cieux. Je n'avais pas peur de m'y envoler. À dix-sept ans, je savais mieux flirter que Nicolas qui en avait vingt-deux et j'étais prête à me lancer dès qu'il m'aurait adressé la parole. Je n'avais qu'à patienter, j'étais sûre de mon fait. En attendant, je pinçai les myosotis minuscules cousus sur ma robe pour me retenir de le pincer, lui. Il contemplait les verres ordinaires placés derrière nos assiettes plutôt que mon visage rendu radieux par l'attention de son père et sa proximité. Je n'ai jamais été une beauté : mes deux incisives supérieures rentrent dans ma bouche, mes canines sont protubérantes – ainsi m'ont caricaturée les journaux russes. Mais j'étais pleine d'enthousiasme et j'avais des yeux de fée. Louis XV hébergeait ses maîtresses au Parc-aux-Cerfs, dit le Parc-des-Fées. Plus tard, des médisants me baptiseraient *la fée du Parc-aux-Cerfs*. Que dit alors le tsarévitch à la fée, les yeux baissés vers la table ? Ne riez pas ! Il ne prononça que ces mots : *Je suis sûr que vous n'utilisez jamais des verres comme ceux-là chez vous.*

Ce fut ce qu'il trouva de mieux. Quelques mois plus tard, il rejoindrait les hussards et se mettrait à boire et à bringuer avec ses camarades de la Garde qui l'aideraient

à vaincre sa timidité. Ce Nicky, si empoté et si timoré, me rendait la tâche tellement difficile ! Les verres ? Que répondre à cela ? Accoutumé aux cristaux du service ministériel ou de celui utilisé à Saint-Pétersbourg, je conçois que Nicky les jugeât grossiers bien que je les eusse à peine remarqués. Je feignis le contraire. Avec un sourire, je fis tinter le mien d'un petit coup d'ongle. C'est vrai, le milieu des Romanov était tout à fait extraordinaire. J'ai passé ma vie à tenter de l'imiter, de m'y intégrer.

Cette première rencontre n'était en rien fortuite. Comme tout le reste en Russie, elle avait été directement ourdie par l'empereur. Ce pays était le fief du tsar et n'existait que pour son bon plaisir. Nous, les jeunes filles des écoles impériales de ballet, ne faisons pas exception à la règle. C'est parmi nous que les empereurs et les grands-ducs, les comtes et les officiers du régiment des Gardes choisissaient leurs maîtresses, guettaient une jambe bien galbée ou un joli minois. L'un d'entre eux a même décrit le corps de ballet comme *une galerie de femmes ravissantes, un parterre dans lequel chacun pouvait choisir les fleurs du plaisir*. C'était l'habitude des officiers à cheval de suivre les calèches remplies de jeunes filles sur le trajet entre l'école et le théâtre. Cette tradition remontait à plusieurs décennies, avant même la construction du Mariinski quand on emmenait les danseuses au théâtre du Bolchoï Kammeny, place du Théâtre. Mon père y avait dansé avant qu'on ne le rase en 1886. Ils nous interpellaient, demandaient nos noms. Bien que nous mourions d'envie de leur répondre, nos chaperons nous l'interdisaient. Je devais mettre ma main sur ma bouche pour me retenir de crier : *Mathilde-Maria !* Pour préserver notre pureté et nous protéger de la syphilis qui faisait rage dans la capitale, nous étions séquestrées, à l'abri de toute influence extérieure

et, notamment, des élèves masculins. Les filles étaient parquées au premier étage, les garçons au second. Dortoirs, salles de classe, studios de répétition et réfectoires étaient séparés. Nous connaissions l'existence des garçons, bien sûr, car, durant certains cours de danse, nous nous entraînions avec eux au menuet et au quadrille. Nous nous touchions mais nous n'avions pas le droit de nous regarder dans les yeux. Les enseignantes nous surveillaient de près et, au moindre signe d'effronterie, les sermons pleuvaient. Nos tenues de jour étaient ridiculement modestes : robes garnies d'agrafes et tabliers superposés. Sous nos jupes, nous portions de longs bas noirs ; nos costumes de répétition : une version au genou d'une robe de ville. Nos manteaux doublés de fourrure étaient si foncés et si tristes qu'on les surnommait les pingouins. Quand nous nous dandinions d'un bout à l'autre de la cour – notre unique loisir –, nous avions en effet l'air de manchots. Les jeux violents étaient interdits : pas de bicyclette ni de ballon, pas de toboggan ni de patinage, pas d'épées en bois pour les garçons. Nous étions la propriété du Ballet impérial et, si nous nous blessions, nous n'étions plus d'aucune utilité ; l'argent qui avait été dépensé pour nous était perdu. Au déjeuner et au dîner, les professeurs nous comptaient deux par deux, en rang, à l'entrée du réfectoire. Le soir, les internes dormaient dans une immense salle de cinquante lits, chacun paré de blanc comme le cercueil d'un enfant et doté d'une table de chevet surmontée d'une icône et du numéro de l'élève.

Pourquoi tous ces numéros, tous ces comptages ? Pour s'assurer que la mésaventure arrivée à une jeune fille quelques années auparavant ne se reproduirait plus. Son mariage secret avec un cavalier de la Garde avait provoqué un scandale. Chaque après-midi, sous un prétexte quelconque, elle se postait à la fenêtre du dortoir

et le regardait passer. Quel spectacle enchanteur que cet homme en uniforme blanc et casque d'argent conduisant deux chevaux bais ! Scène extraordinaire car la rue des Théâtres restait, en général, déserte, à part les grands carrosses démodés qui convoyaient les élèves. Qu'il ait pu parader à l'insu de tous le long du pont Anitchkov et derrière le théâtre Alexandrinski doit, à mon avis, relever du mythe avec une bien-aimée forcément belle, très belle – comme le sont toutes les jeunes filles dans ce genre d'histoire. Puis, un après-midi, elle a emprunté le châle d'une bonne – oui, la princesse déguisée en paysanne – et s'est éclipsée par une porte latérale pour se lancer dans une vie nouvelle qui, je l'espère, a été heureuse. Depuis, plus aucune élève ayant passé quinze ans n'a été autorisée à rentrer chez elle pendant les vacances, sauf trois jours à Noël et le dimanche de Pâques.

Moi, je n'étais pas pensionnaire. Mon père était un artiste honoré des théâtres impériaux, amené à Saint-Pétersbourg par Nicolas I^{er} qui aimait les danseurs agglutinés sur scène presque autant que les baïonnettes amassées sur le terrain de manœuvres. Mon père s'est servi de son influence pour me protéger de la vie spartiate de l'école, si éloignée de l'exubérance du théâtre où nous travaillerions bientôt. Il voulait m'épargner. Ce fut peut-être une erreur.

Que nous vivions à la maison ou à l'école, notre virginité était soigneusement préservée jusqu'à la cérémonie de fin d'études. Après cette date, elle était carrément offerte. Revêtues de costumes cousus au corps qui exposaient cou, bras, poitrine et jambes, nous décorions la scène pour le plaisir de la cour. Tous ces aristocrates balletomanes qui transmettaient leur abonnement à leurs fils en même temps que leurs titres s'installaient dans les baignoires et les premières loges des théâtres

impériaux pour avoir une meilleure vue. Ils pointaient sur nous lorgnettes ou jumelles. Dans les fumoirs, pendant les entractes, ils discutaient de nos qualités. L'attraction était réciproque. Nous avions besoin de protecteurs pour avancer dans nos carrières et compléter nos misérables salaires par des soupers, cadeaux, couronnes et autres gerbes de fleurs. À force de porter des costumes imitant les toilettes et les bijoux de la cour, nous avions, nous aussi, envie de posséder ces satins et ces velours que nous arborions quelques heures chaque jour, ces étoffes brodées d'or et de pierres précieuses. Beaucoup d'élèves étaient issues d'un milieu pauvre – Anna Pavlova était fille de lingère – et ces liaisons leur permettaient d'apporter une aide à leur famille. C'était une tradition de longue date. Au XVIII^e siècle, quand chaque noble disposait dans sa propriété de campagne d'un théâtre et d'une compagnie d'opéra, de ballet ou d'un orchestre, le comte Nicolas Pétrovitch Cheremetev prit l'une de ses cantatrices pour maîtresse et s'unit à elle en secret. De mon temps, les grands-ducs Constantin Nikolaïevitch et Nicolas Nikolaïevitch, oncles du tsar Alexandre III, entretenirent chacun une danseuse. Des enfants illégitimes de Nicolas Nikolaïevitch et de la ballerine Chislova, le fils servit dans le régiment des grenadiers de la Garde et la fille se maria avec un prince. Parfois, ces bienfaiteurs convolaient avec les filles qu'ils avaient prises pour maîtresses et celles-ci devenaient les matriarches de grandes familles de l'aristocratie russe. Kemmerer, Madaïeva, Muravïeva, Kantsyрева, Prihounova, Kocheva, Vasilïeva, Verginia, Sokolova, toutes ces ballerines des années 1860 ont épousé des nobles. Plus que le respect de l'art, ce fut la raison qui poussa plus d'une mère à présenter son enfant, jolie ou gracieuse, aux auditions de la rue des Théâtres. Certaines d'entre nous, bien sûr, ne furent que des maîtresses.

Une étoile pour le tsar

Les épouses impériales veillaient à nous faire souffrir, quelle que fût notre origine. Peu importait ! Lorsque le tsar Alexandre II, grand-père de Nicky, fut assassiné, sa deuxième épouse – longtemps sa maîtresse et aucune Romanov ne l'avait oublié – fut bannie de ses obsèques ! Malheureusement, il était mort avant d'avoir pu l'élever au rang d'impératrice et légitimer les enfants qu'il avait eus d'elle. Aussi, dès cette brutale disparition, la première famille entreprit une action contre elle. S'ils l'avaient pu, ils lui auraient retiré son titre de princesse. En quoi était-elle fautive ? Elle avait dix-sept ans et l'empereur quarante-sept, quand elle l'avait rencontré en promenade dans le Jardin d'Été. Un parc magnifique : ses quatre longues avenues menaient à la Neva, ses tilleuls et ses érables formaient des murs de verdure qui filtraient les odeurs d'humidité du fleuve. Quant à ses grilles en fer forgé, elles refoulaient chiens, moujiks, membres de la classe ouvrière et juifs. Qui pria la jeune Catherine de l'attendre dans une pièce isolée au rez-de-chaussée du Palais d'Hiver ? Qui lui donna des enfants ? Qui finit par l'installer dans ce palais ? Elle était une Dolgorouki, la fille d'un prince, descendante de l'une des plus anciennes familles de boyards de Russie. Pourtant, on la traita de manipulatrice, de fornicatrice, d'arriviste. Qu'aurait-on dit de moi ?

Elle avait dix-sept ans, elle n'était qu'une jeune fille déambulant le long du Champ de Mars.

Moi aussi, j'avais dix-sept ans. Et la semaine suivant mon spectacle de fin d'études, vêtue de ma plus belle toilette, les cheveux bouclés selon la mode de l'époque, je déambulai non pas dans le Jardin d'Été mais le long de la perspective Nevski, impatiente de revoir Nicky pendant la grande promenade de l'après-midi. Ce trajet débutait chaque jour après le déjeuner et s'achevait avant le crépuscule, quand les allumeurs de réverbères

se mettaient à traîner leur échelle de rue en rue avant les salons, réceptions, dîners et bals de la soirée.

Un mot, peut-être, sur Saint-Pétersbourg, que ceux d'entre nous qui ont eu la chance d'y vivre appelaient tout simplement « Péter ». La ville se compose d'une poignée d'îles divisées par des canaux et des rivières, toutes face au golfe de Finlande. Plus d'une douzaine de ponts relient ses secteurs disparates – l'île de l'Amirauté avec ses palais et ses théâtres, l'île aux Lièvres dominée par la forteresse Pierre-et-Paul, l'île Vassilievski où se trouvent le quartier allemand et la bourse, l'île Pétersbourg avec ses maisons en bois et, plus tard, ses manoirs Art nouveau, le côté Vyborg avec ses baraques militaires remplacées ensuite par des usines. En 1611, ce n'était qu'une simple forteresse suédoise – *Nyenskans*, ce qui signifie « forteresse sur la Neva » mais ce fut Pierre le Grand qui, en 1703, décida de bâtir une capitale sur ce site. *Ici, une nouvelle ville sera fondée! Ici nous respecterons la Nature! Nous ouvrirons une fenêtre sur l'Occident.* Ces vers sont de Pouchkine, extraits du *Cavalier de bronze* que je possède et que j'ai lu, contrairement aux œuvres de Lermontov. Ni orientale ni occidentale mais un mélange des deux : ses avenues, squares, parcs, ses bâtiments de granit et de marbre rappellent l'Europe et Paris. Mais elle est unique par ses longs et bas palais se reflétant dans l'eau, ses rivières et ses canaux qui lui confèrent sa luminosité. Quand je rêve de Péter, je rêve de lumière. Oui, la ville est occidentale par sa conception mais orientale par ses couleurs rouge brique, jaune moutarde, vert lime, bleu Majorielle ; orientale aussi par les animaux que nous conservions comme des paysans dans nos cours près du tas de bois coupé (j'ai moi-même, pour avoir du lait frais, élevé une vache dans mon hôtel particulier de l'île Pétersbourg en 1907 !).

Et dans les pièces, les salles privées derrière les façades classiques, au-delà des salons pâles ornés de dorures, on découvre un tout autre cadre : tapis à motifs, tentures murales somptueuses, l'omniprésent poêle russe noir ou en émail, alimenté de septembre à mai, l'argenterie étincelante ou le samovar en cuivre rempli de thé brûlant. Nous n'eûmes pas le temps de nous débarrasser de tout notre héritage oriental car, sur les ordres de Pierre le Grand, la cité fut érigée aussi vite qu'un décor de théâtre, en moins de cinquante ans. Les Russes prétendent que Pierre l'a construite dans le ciel puis déposée sur la terre une fois achevée. Mais ce n'est pas Pierre qui l'a bâtie. Ce sont les serfs et les conscrits qui ont creusé les fondations à mains nues, transportant la terre dans leur chemise ; ce sont eux qui ont traîné et empilé les blocs de marbre, de granit, d'ardoise et de grès. Deux cent mille ouvriers sont morts d'épuisement, de froid et de maladie pour l'édifier. On dit qu'elle repose sur leurs ossements. C'est donc sur leurs ossements que le « beau monde » de Saint-Pétersbourg paradait chaque après-midi.

Oui, à l'origine, Saint-Pétersbourg était une forteresse et même, en 1890, subsistait une ville militaire. Soixante mille hommes tenaient garnison dans les vastes casernes du boulevard Konnogvarleïsky derrière le Manège des Gardes à cheval, sur le bord ouest du Champ de Mars ou dans le district de Vyborg. Les uniformes gris-vert des grenadiers, blanc et argent des Gardes à cheval, les vestes cramoisies des hussards, les bleu et or des cosaques coloraient les rues. Ces hommes et leurs officiers n'étaient pas uniquement là pour s'entraîner, mais aussi pour se divertir. La saison mondaine débutait en janvier, inaugurée avec douze bals offerts par le tsar au Palais d'Hiver. Les messagers de la cour, en livrée verte avec chapeau à plumes noires, délivraient des milliers de cartons de vélin satiné, frappés de l'aigle bicéphale

Table

| | |
|--|-----|
| « Mascarade » | 303 |
| Les eaux aigres | 365 |
| Les marins chantaient « Dieu sauve le tsar ! » | 387 |
| Un vide effrayant | 389 |
| La princesse Romanovsky-Krassinsky | 395 |
| Le jour de gloire approche..... | 399 |
| <i>Remerciements</i> | 403 |

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EUCN000438.N001
Dépôt légal : février 2012